mes bagages, je restai d'abord interdite, le regard figé : il m'était trop difficile de penser à des choses matérielles, alors qu'une émotion si vive me submergeait intérieurement.

« Le temps pressait, il devait être presque 7 heures, il me restait vingt minutes tout au plus avant le départ du train — à vrai dire je me consolais en me disant que si j'allais là-bas, ce n'était plus pour lui faire mes adieux, depuis que j'avais pris la résolution de l'accompagner dans son voyage, si toutefois, si seulement il y consentait. Le porteur me devançant avec les valises, je filai à la réception de l'hôtel pour y régler ma note. Le gérant m'avait rendu la monnaie et je m'apprêtais déjà à partir lorsqu'une main se posa avec délicatesse sur mon épaule. Je tressaillis. C'était ma cousine, qui, s'inquiétant de mon "indisposition", venait voir comment je me portais. Une taie sombre voila mes yeux. Je n'avais que faire d'elle, la moindre seconde de retard pouvait s'avérer fatale, mais la courtoisie m'obligeait toutefois à lui donner au moins quelques explications. "Il faut que tu ailles te coucher, me pressait-elle, tu as sûrement de la fièvre." Et aussi bien ce devait être vrai, car une pulsation tambourinait durement à mes tempes, et je sentais passer parfois sur mes yeux ces ombres bleues qui nous annoncent un évanouissement prochain. Mais je refusai tout net, m'efforçai de paraître reconnaissante, quand chaque mot pourtant m'était une brûlure, quand j'aurais voulu chasser d'un revers de main sa sollicitude inopportune. Mais elle restait, encore, encore, indésirable et inquiète, m'offrit de l'eau de Cologne,

insista pour m'en rafraîchir elle-même les tempes, tandis qu'à part moi je comptais les minutes, pensant toujours à lui, me demandant quel prétexte je pourrais bien trouver pour me soustraire à ces attentions torturantes. Et plus je perdais mon calme, plus je lui semblais suspecte : finalement c'est presque avec violence qu'elle voulut me convaincre de monter dans ma chambre pour m'y étendre. Et c'est alors, tandis qu'elle s'efforçait de me persuader, que j'aperçus tout à coup l'horloge au milieu du hall : 7 h 28, et le train partait à 7 h 35. Dans un élan soudain, avec l'indifférence brutale d'une désespérée, je lui tendis la main sans plus de façons : "Adieu, il faut que je me sauve", et, sans me soucier de son regard pétrifié, sans me retourner, passant devant les employés de l'hôtel ébahis, je me précipitai dehors, m'élançai dans la rue et courus à la gare. Aux grands gestes du coursier, qui m'attendait là-bas avec les bagages, je compris de loin déjà qu'il devait être plus que temps. Dans un emportement aveugle je m'élançai vers le portillon, mais un contrôleur m'y arrêta : j'avais oublié de prendre un billet. Et tandis que je tentais de le convaincre, presque avec violence, de me laisser tout de même accéder au quai, le train s'ébranlait déjà : je regardai passer, les yeux figés, tremblant de tous mes membres, les fenêtres des voitures pour y surprendre tout du moins un regard encore, un signe, un salut. Mais dans la cohue des gens empressés je n'apercevais plus son visage. Les wagons s'en allaient toujours plus rapides, et, une minute plus tard, il ne demeura plus qu'un gros nuage de fumée noire sous mes yeux assombris.

« J'ai dû rester là comme pétrifiée, Dieu sait combien de temps, car le commissionnaire sans doute m'avait adressé plusieurs fois la parole en vain avant d'oser m'effleurer le bras. Je sursautai. Devait-il rapporter les bagages à l'hôtel ? Il me fallut quelques minutes encore pour reprendre mes esprits ; non, ce n'était pas possible, je ne pouvais pas, après une sortie aussi ridicule et précipitée, m'en retourner à l'hôtel, et du reste je ne le voulais pas, non, plus jamais ; aussi, déjà impatiente d'être seule, je lui ordonnai de caser mes bagages à la consigne. Et c'est seulement alors, au milieu de ce tourbillon humain que les voyageurs inlassables renouvelaient sans cesse, s'agglutinant puis s'éparpillant encore à grand bruit dans le hall, que je m'efforçai de réfléchir, avec clarté, de me soustraire à cette colère, ce repentir et ce désespoir qui m'étranglaient douloureusement, car — pourquoi ne pas l'avouer ? — la pensée que j'avais manqué par ma seule faute cette dernière rencontre me taraudait, brûlante et sans merci. J'aurais voulu crier, tant cette lame qui s'enfonçait en moi, toujours plus impitoyable, chauffée au rouge, me mettait au supplice. Seuls les êtres tout à fait étrangers à la passion éprouvent peut-être en de rares instants ces avalanches soudaines, ces brusques ouragans passionnés : des années entières s'effondrent alors dans leur poitrine, de toute la rage amère de leurs forces inemployées. Jamais auparavant, jamais par la suite je n'aurai connu tant de surprise, tant d'impuissance furibonde qu'en cette seconde où, déjà prête à toutes les audaces — prête à envoyer promener d'un geste tout ce

que ma vie durant j'avais accumulé, épargné, réservé —, je trouvai soudain devant moi un mur d'absurdité contre lequel ma passion désarmée venait sans cesse se heurter.

« Ce que je fis alors, comment pouvait-il en être autrement, fut tout aussi absurde, c'était idiot, stupide même, j'éprouve presque de la honte à vous le raconter — mais je me suis promis, je vous ai promis, de ne rien passer sous silence : eh bien, alors, j'ai... j'ai voulu le retrouver... comprenez par là que j'ai voulu retrouver ces instants que j'avais passés avec lui... je ressentais le violent désir de revoir tous les lieux où nous avons été ensemble la veille, le banc du parc où je l'avais arraché à sa torpeur, la salle de jeu où je l'avais vu pour la première fois, et même cet hôtel borgne, rien que pour revivre une fois encore, encore, ce qui s'était passé. Et le lendemain je referais en voiture ce chemin que nous avons suivi le long de la corniche, pour que chaque parole, chaque geste se renouvelle en moi une fois de plus — voyez comme mon trouble était puéril et insensé. Mais songez aussi avec quelle fulgurance ces événements-là m'avaient assaillie — je n'avais guère senti autre chose qu'un grand coup qui m'avait étourdie. Mais désormais, réveillée trop brusquement de ce tumulte, je voulais savourer encore trait pour trait, en me les rappelant, ces instants trop vite enfuis, à la faveur de cet aveuglement magique que nous appelons souvenir — au vrai : ce sont des choses qu'on saisit ou qu'on ne saisit pas. Peut-être faut-il un cœur brûlant pour les comprendre.

« Aussi me rendis-je d'abord dans la salle de jeu, pour y chercher la table où il se tenait, et, là, parmi toutes ces mains, me figurer les siennes. J'entrai : c'était, je m'en souviens encore, dans le deuxième salon, la table de gauche, c'est là que je l'avais aperçu pour la première fois. J'avais encore sous les yeux, bien net, le moindre de ses gestes : les paupières closes et les bras tendus, ainsi qu'une somnambule, j'aurais retrouvé sa place. Je pénétrai donc dans la salle, la traversai tout droit. Et là... sur le seuil de la porte, tournant mon regard vers la foule des joueurs... il se produisit quelque chose d'extraordinaire... là, très exactement à la place où je me l'étais imaginé, là — une hallucination due à la fièvre ! —, c'était bien lui... lui... exactement comme je venais de le voir en rêve... exactement comme hier, les yeux rivés sur la boule, d'une lividité de fantôme... mais lui... lui... à n'en pas douter.

« J'en fus si épouvantée qu'il me sembla que j'allais crier. Mais je réprimai la terreur que j'éprouvais devant cette vision insensée et je fermai les yeux. "Tu es folle... tu rêves... tu as de la fièvre, me suis-je dit. Tu sais que c'est impossible, une hallucination... Il s'en est allé d'ici voici une demi-heure." Puis alors seulement je rouvris les yeux. Mais, à mon grand effroi : il n'avait pas bougé, c'était bien lui, en chair et en os... J'aurais reconnu ces mains-là entre des millions... Non, je ne rêvais pas, c'était réellement lui. Il n'était pas parti comme il m'en avait fait le serment, l'insensé était toujours là, il avait apporté ici, sur le tapis vert, l'argent que je lui avais donné pour qu'il rentre chez lui, et,

absorbé tout entier par sa passion, il l'avait joué ici même, tandis que le désir de le revoir m'arrachait désespérément le cœur.

« D'une secousse je m'élançai : mes yeux étaient injectés de colère, de cette colère terrible qui vous submerge, j'aurais voulu sauter à la gorge de ce parjure qui avait si vilement trompé ma confiance, mes sentiments, ma sollicitude. Mais je me maîtrisais encore. Avec une lenteur calculée (et Dieu sait s'il m'en coûta !), je m'approchai de la table, juste en face de lui, un monsieur me cédant courtoisement la place. Deux mètres de drap vert nous séparaient désormais, et, comme du balcon d'un théâtre, je pouvais fixer son visage, celui-là même que j'avais vu tout rayonnant de gratitude il y avait deux heures encore, illuminé, nimbé de grâce divine, et qui s'abîmait de nouveau tout entier dans cette passion où palpitaient tous les feux de l'enfer. Les mains, ces mêmes mains que j'avais vues cet après-midi encore se cramponner au bois du prie-Dieu dans le plus sacré des serments, se recroquevillaient à présent, voluptueux vampires, pour enserrer de l'argent. Car il avait gagné, oui, il avait dû gagner beaucoup, beaucoup d'argent : devant lui scintillait un amoncellement de jetons, de louis d'or et de billets de banque, jetés là pêle-mêle d'une main négligente et où les doigts, ses doigts nerveux, tremblotants, s'étiraient et s'immergeaient avec délices. Je les voyais qui palpaient, caressaient, lissaient chacun des billets, retournaient et cajolaient les pièces de monnaie pour soudain les saisir d'un coup à pleines poignées et les jeter sur l'une des cases du tapis. Et les ailes du nez se

remettaient aussitôt à palpiter fébrilement, l'annonce du croupier détourna d'un coup ses yeux brillants de cupidité vers la boule qui déjà bondissait, un courant l'entraînait en quelque sorte loin de lui-même, tandis que ses coudes semblaient cloués au tapis vert. L'emprise totale du jeu se manifestait d'une façon plus terrible, plus atroce encore que la veille, car chacun de ses mouvements assassinait désormais en moi cette autre image, comme luisant sur un fond d'or, que ma foi crédule avait emportée.

« Nous respirions ainsi à deux mètres l'un de l'autre ; je le fixais, sans même qu'il m'aperçût. Il ne me regardait pas, il ne regardait personne, son regard glissait seulement vers l'argent, vacillait inconstant à chaque mouvement de la boule, dans cette course effrénée, ce cercle vert qui captivait tout entiers ses sens affolés. Pour cet homme que le jeu intoxiquait, le monde entier, l'humanité entière s'était réduite aux dimensions de ce carré de toile tendue¹. Et je savais que j'aurais pu rester ici des heures et des heures sans qu'il perçût seulement ma présence.

« Mais je n'y tenais plus. Prise d'une résolution soudaine, je fis le tour de la table, m'avançai derrière lui et le saisis violemment par l'épaule. Il leva vers moi des yeux chavirés — il me fixa une seconde, interdit, les pupilles vitreuses, tout à fait semblable à un homme ivre qu'on tire à grande-peine du sommeil et dont les regards assoupis se voilent encore de vapeurs grises. Puis il parut me reconnaître, ses lèvres s'ouvrirent en tremblant, il leva vers moi des yeux ravis et bredouilla douce-

ment, avec une familiarité confuse et mystérieuse : "Ça se passe bien... Je l'ai su dès que je suis entré, quand j'ai vu qu'il était là... Je l'ai su tout de suite..." Je ne comprenais pas. Je remarquais simplement que le jeu l'enivrait, que cet insensé avait tout oublié, sa promesse solennelle, notre rendez-vous, moi et le monde entier. Mais, tout possédé qu'il fût, son extase me transportait tellement que malgré moi j'écoutai docilement ses paroles et lui demandai d'un ton intéressé de qui il parlait.

« "Du vieux général russe, là-bas, du manchot", susurra-t-il, tout blotti contre moi, pour que personne ne surprît ce secret magique. "Là-bas, l'homme aux favoris blancs, avec son valet derrière lui. Il gagne à chaque fois, je l'avais déjà observé hier, il doit avoir une martingale, et je joue toujours la même chose... Hier déjà il gagnait à chaque fois... simplement, j'ai commis l'erreur de continuer à jouer quand il est parti... ce fut là mon erreur... il a dû gagner dans les vingt mille francs hier... et aujourd'hui aussi il gagne à chaque coup... maintenant je mise toujours comme lui... Maintenant..."

« Il interrompit brusquement sa phrase, car le croupier venait de lancer son ronflant "Faites vos jeux !" et déjà son regard avide chancelait vers le fauteuil où se tenait ce Russe à la barbe blanche qui, avec calme et gravité, posa d'abord, circonspect, une pièce d'or sur la quatrième case, puis, hésitant, une deuxième. Aussitôt les mains enfiévrées plongèrent dans le tas d'argent et lancèrent une poignée de pièces d'or au même endroit. Et

lorsque, une minute plus tard, le croupier lança "Zéro !" et que son râteau rafla d'un seul pivotelement toutes les mises, il suivit de ses yeux figés, comme médusé, le flot qui emportait l'argent. Mais croyez-vous qu'il se retourna vers moi ? Non, il m'avait complètement oubliée : j'avais sombré, disparu, j'avais été effacée de sa vie, il ne regardait plus, tous les sens en éveil, que ce général russe, là-bas, qui, avec une indifférence parfaite, faisait rouler deux autres pièces d'or dans sa main, balançant s'il les placerait sur tel ou tel numéro.

« Je ne saurais vous décrire mon amertume, mon désespoir. Mais songez pourtant à ce que j'ai ressenti : avoir sacrifié sa vie tout entière à un homme pour qui l'on n'est pas plus qu'une mouche qu'on chasse d'une main molle et indolente ! La colère me submergea de nouveau. J'empoignai son bras si violemment qu'il sursauta.

« "Vous allez vous lever tout de suite !" lui chuchotai-je, d'un ton doux mais sans réplique. "Rappelez-vous le serment que vous avez fait aujourd'hui dans l'église, misérable parjure que vous êtes."

« Il me regarda fixement, affecté et tout à fait livide. Ses yeux soudain étaient ceux d'un chien battu, ses lèvres tremblaient. Il semblait se rapeler d'un coup tout ce qui s'était passé, et frémir d'horreur devant sa propre attitude.

« "Oui... oui... balbutia-t-il. Oh, mon Dieu, mon Dieu... Oui... j'arrive tout de suite, pardonnez-moi..."

« Et déjà sa main rassemblait tout l'argent, vite d'abord, dans un grand geste véhément, puis peu à peu avec plus d'indolence, comme emportée par

un courant contraire. Son regard se posait de nouveau sur le général russe, qui justement misait.

« "Un instant encore..." Et vite il lança cinq pièces d'or sur la même case... "Rien qu'une fois encore... Je vous jure que je viens tout de suite... Rien qu'une fois encore... une fois..."

« Et sa voix s'éteignit de nouveau. La boule déjà roulait, l'emportait avec elle. Le possédé m'échappait encore, échappait à lui-même, propulsé dans le tourbillon de cette cuvette lisse où la boule minuscule dégringolait et bondissait. Encore l'annonce du croupier, encore ce râteau qui racle ses cinq pièces d'or ; il avait perdu. Mais il ne se retourna pas. Il m'avait oubliée, comme son serment, comme cette parole qu'il m'avait donnée il y a une minute. Sa main avide et palpitante s'élançait déjà vers le tas d'argent qui avait fondu, et son regard éperdu et enivré ne se posait plus que sur ce vis-à-vis qui lui portait chance et magnétisait sa volonté.

« Ma patience était à bout. Je le secouai encore, violemment cette fois. "Vous allez vous lever sur-le-champ ! Tout de suite !... Vous aviez dit : une dernière fois..."

« Mais il se produisit alors quelque chose d'inattendu. Il se retourna brusquement, mais le visage que j'aperçus n'était pas celui d'un homme soumis et troublé, mais celui d'un fou furieux, d'une boule de colère aux yeux brûlants, aux lèvres frémissant de rage. "Fichez-moi la paix ! me rembarra-t-il. Allez-vous-en ! Vous me portez malheur. Je perds à chaque fois que vous êtes là. C'était déjà le cas hier, et ça l'est encore aujourd'hui. Allez-vous-en !"

« Je demeurai figée un instant. Mais sa folie avait lâché la bride à ma colère.

« “Je vous porte malheur ? lui lançai-je, excédée. Espèce de menteur, de voleur, vous qui m’aviez juré...” Mais je n’allai pas plus loin, car le possédé se leva d’un bond, et, indifférent au tumulte qui s’élevait autour de nous, il me repoussa. “Fichez-moi la paix, hurla-t-il sans retenue. Je ne suis pas sous votre curatelle, que je sache... tenez... tenez... voici votre argent”, dit-il en me lançant quelques billets de cent francs... “Et maintenant fichez-moi la paix !”

« Il avait lancé ces mots à très haute voix, comme un possédé, ne se souciant pas de la centaine de personnes qui nous entouraient. Et tous de nous fixer, de chuchoter, de rire, de nous montrer du doigt, les curieux affluant même de la salle voisine. J’avais l’impression qu’on m’arrachait tous mes vêtements et que je me retrouvais nue face à eux... “Silence, madame, *s’il vous plaît* !” lança le croupier d’une voix impérieuse et sonore en donnant un coup de râteau sur la table. C’est bien à moi, à moi, que s’adressaient les paroles de ce misérable individu. Avilie, couverte de honte, offerte à la curiosité murmurante et mauvaise de tous, je me retrouvai là comme une putain à qui l’on vient de jeter quelques sous. Deux cents, trois cents yeux impudents me sautaient au visage, et là... comme je me détournais, fuyante, toute courbée sous ces torrents de honte et d’humiliation, mon regard croisa soudain deux yeux que la surprise rendaient coupants — c’était ma cousine, qui me regardait

éberluée, la bouche grande ouverte et la main levée, comme figée d’épouvante.

« J’en fus foudroyée : avant qu’elle ait pu esquiver le moindre mouvement, se remettre de sa surprise, je me précipitai hors de la salle : j’eus à peine la force de rejoindre le banc, ce même banc sur lequel, hier, le possédé s’était effondré. Et je m’affalai à mon tour sur le bois dur et sans miséricorde, tout aussi faible, épuisée, rompue.

« C’était il y a vingt-quatre ans de cela, et pourtant quand je repense à cet instant où, fouettée par ses sarcasmes, je me suis retrouvée là-bas devant ces mille inconnus, le sang se glace dans mes veines. Et je ressens encore avec effroi combien ce que nous nommons toujours d’un mot pompeux l’âme, l’esprit, le sentiment, ce que nous appelons la douleur, doit être une substance bien faible, misérable et molle, puisque tout ceci, même dans la plus extrême démesure, ne parvient pas à disloquer tout à fait la chair endolorie, le corps supplicié — car, au vrai, on survit à ces heures-là, le sang toujours battant, au lieu de s’effondrer raide mort comme un arbre foudroyé. Cette douleur m’avait bien rompu les membres d’un coup, pour un instant, au point que je tombai sur ce banc, hors d’haleine, hébétée, avec en moi l’avant-goût vraiment voluptueux d’une mort imminente. Mais, comme je vous le disais, toute douleur est lâche, elle recule apeurée devant le désir irrésistible de vivre, qui semble plus profondément ancré dans notre chair que toutes les passions mortifères dans notre esprit. Aussi, sans que je pusse moi-même l’expliquer, après un tel effondrement des senti-

ments : je me relevai pourtant, ne sachant que faire toutefois. Et il me revint soudain à l'esprit que j'avais déposé mes bagages à la gare ; ma résolution fut vite prise : partir, loin, loin, loin d'ici, de cet antre infernal et maudit. Je courus à la gare sans prêter attention à personne, demandai quand partait le prochain train pour Paris ; à 10 heures, me répondit le préposé, et je fis aussitôt enregistrer mes bagages. 10 heures — il s'était donc écoulé vingt-quatre heures tout juste depuis cette effroyable rencontre, vingt-quatre heures si pleines d'une tourmente qui avait soulevé les sentiments les plus insensés, que mon monde intérieur en fut fracassé pour toujours. Mais pour l'instant je n'entendais qu'un seul mot, martelant sans cesse mon cerveau à un rythme trépidant : partir ! partir ! partir ! Une pulsation à mes tempes l'enfonçait sans cesse comme un coin dans mon crâne : partir ! partir ! partir ! Loin de cette ville, loin de moi-même, rentrer, retrouver les miens, ma vie d'avant, ma vraie vie ! Je voyageai toute la nuit jusqu'à Paris, courus d'une gare à l'autre et rejoignis directement Boulogne, de là Douvres, puis Londres, d'où je me rendis chez mon fils — tout ceci d'une seule traite, sans réfléchir, sans penser, quarante-huit heures, sans sommeil, sans un mot, sans manger, quarante-huit heures pendant lesquelles toutes les roues scandaient ce seul mot : partir ! partir ! partir ! Et lorsque enfin, à la surprise de tous, je fis mon entrée dans la maison de campagne de mon fils, chacun en fut effrayé : il fallait qu'il y eût quelque chose en moi, dans mon regard, qui me trahissait. Mon fils voulut me

prendre dans ses bras et m'embrasser. Je me dégageai : la pensée qu'il pût toucher des lèvres que je jugeais profanées m'était insupportable. Je m'opposai à toute question, réclamant simplement de prendre un bain, car j'éprouvais le besoin d'enlever non seulement la crasse du voyage, mais tout ce que la passion de cet homme possédé, indigne, y avait peut-être encore laissé. Puis je me traînai jusqu'à ma chambre et j'y dormis douze, quatorze heures d'un sommeil lourd, de pierre, comme je n'en avais jamais connu encore et comme je n'en ai jamais connu depuis, un sommeil grâce auquel je sais désormais ce que ce doit être, d'être étendue morte dans un cercueil. Mes proches m'entourèrent de leurs soins comme si j'étais malade, mais leur tendresse ne m'était que douleur, leur déférence, leur respect me rendait honteuse, et sans cesse je devais me retenir pour ne pas leur hurler soudain combien je les avais tous trahis, oubliés, oui, abandonnés, pour une passion déraisonnable et insensée.

« Puis je repartis au hasard dans une petite ville française, où je ne connaissais personne, car l'idée folle que chacun pût discerner de l'extérieur, dès le premier regard, ma honte, ce changement en moi, ne me lâchait pas, tant je me sentais trahie et souillée jusqu'au plus profond de mon âme. Parfois, m'éveillant dans mon lit le matin, j'avais une peur terrible d'ouvrir les yeux. Il me revenait encore le souvenir de cette nuit où je m'étais réveillée auprès d'un inconnu à moitié nu, et je n'éprouvais alors, tout comme cette nuit-là, qu'un seul souhait : celui de mourir aussitôt.

« Mais enfin, le temps a malgré tout une force

profonde, et l'âge le singulier pouvoir de dévaluer tous les sentiments. On sent la mort qui s'approche, son ombre noire tombe sur le chemin, les choses alors perdent de leur éclat, elles ne frappent plus nos sens aussi fort et leur dangereuse puissance s'atténue beaucoup. Peu à peu je me suis remise de ce choc ; et lorsqu'un jour, en société, bien des années plus tard, je croisai l'attaché de la légation autrichienne, un jeune Polonais, et qu'il me raconta, comme je l'interrogeais sur sa famille, que le fils de l'un de ses cousins s'était suicidé à Monte-Carlo dix ans plus tôt — je ne tremblai même pas. Cela ne me faisait presque plus mal : peut-être même — pourquoi nier mon égoïsme ? — que cela me fit du bien, car désormais toute crainte de le rencontrer encore s'effaçait : je n'avais plus personne qui pût témoigner contre moi, sinon mon propre souvenir. Depuis je me suis apaisée. Vieillir n'est jamais rien d'autre que n'avoir plus peur du passé.

« Et vous comprendrez désormais pourquoi j'en suis venue soudain à vous parler de mon propre destin. Lorsque vous avez défendu Mme Henriette, assurant avec passion que vingt-quatre heures pouvaient très bien décider du destin d'une femme, je me suis sentie moi-même visée : je vous en étais reconnaissante, car pour la première fois je me sentais en quelque sorte justifiée. Et j'ai pensé : dire ce que j'ai sur le cœur une fois pour toutes, peut-être que se rompra ainsi ce charme torpide qui me fait sans cesse regarder en arrière ; peut-être que demain je pourrais même y retourner, pénétrer dans cette même salle où je rencontrai alors mon destin, et ne plus éprouver pourtant de

haine, ni contre lui, ni contre moi-même. Alors cette pierre n'oppressera plus mon âme, reposera de tout son poids sur le passé et l'empêchera de ressusciter une fois encore. Cela m'a fait du bien, de pouvoir vous raconter tout cela : je me sens plus légère désormais, presque joyeuse même... je vous en remercie. »

*

Sur ces mots elle s'était soudain levée, je sentais qu'elle en avait terminé. Un peu gêné, je cherchai quelque chose à dire. Mais elle dut percevoir mon émotion et m'en dissuada vite.

« Non, je vous en prie, ne parlez pas... Je ne veux pas que vous me répondiez, que vous disiez quoi que ce soit... Je vous remercie de m'avoir écoutée, et vous souhaite un bon voyage. »

Elle me faisait face et me tendait la main dans un adieu. Malgré moi je levai les yeux vers son visage, et il me parut merveilleux et touchant, le visage de cette vieille dame, bienveillante et un peu confuse en même temps, qui se tenait devant moi. Était-ce le reflet de la passion enfuie, était-ce le trouble qui soudain lui fit monter aux joues, jusqu'à la naissance des cheveux blancs, ce rouge inquiet et brûlant ? car c'est bien une jeune fille qui était là, chastement troublée par les souvenirs et honteuse de ses propres aveux. Saisi malgré moi, j'éprouvai le vif désir de lui témoigner d'un mot tout mon respect. Mais ma gorge se noua. Et je m'inclinai alors pour embrasser avec respect sa main fanée, qui tremblait un peu, comme des feuilles d'automne.